

YVES BICHET

RESPLANDY

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-102225-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

J'ai connu Resplandy devant l'allée du bout du monde. L'hiver commençait à peine. De courtes averses se succédaient sur la ville. Le ciel de janvier était gris, changeant, métallique. Un camion pizza était garé à l'angle de l'avenue Gambetta et de la rue des Mûriers. Il venait d'ouvrir son volet, je voyais de la fumée blanche sortir du toit de la cabine et ça me serrait le cœur. Un fanion en tôle battait derrière la cheminée, avec « PIZZA » inscrit dessus. Le A était effacé. La bannière couinait. On lisait « PIZZ... » et ça faisait vaguement penser à une tapette à mouches. J'ai baissé les yeux, examiné de près l'auréole de café sur ma tablette en marbre. J'ai regardé la fumée dehors qui s'enroulait autour du petit drapeau puis je me suis pris la tête entre les mains.

Passé le camion pizza, y a pas grand-chose à voir sur le trottoir. Des rambardes d'escalier, des murs en pierre limitant trois ou quatre hectares de terre arable, des allées impeccables où on avance nez au sol... Une heure et demie d'attente avant de récupérer son dû derrière la rangée d'arbres centenaires, en catimini, par une porte de service. Mon dû, en l'occurrence, en ce matin de janvier, c'est papa... Il reste trente-cinq minutes à tirer, j'inspecte

ma tasse vide et l'auréole de café sans savoir si la faim reviendra un jour, ou le sommeil, ou même l'envie de rigoler. Le bistrot sent le graillon mais il fait bon à l'intérieur. Je regarde les platanes, les voitures qui klaxonnent, le camion pizza, les tables des parieurs en fond de salle qui épluchent *Paris-Turf*, le barman.

Une femme sirote un demi sur la banquette d'à côté. Elle n'est plus très jeune et semble aussi paumée que moi. Elle avale une gorgée de bière, consulte sa montre, se lève, soupire, se rassied, avale une autre gorgée de bière. Elle a des cheveux relevés en chignon, un front large, des oreilles sans lobe. Ça surprend, ces cartilages roses qui ont l'air de pousser à même le chignon. Elle devine que je la regarde, bascule la tête en arrière et me sourit assez loyalement. En réalité, c'est au chat qu'elle sourit, je m'en rends compte avec une seconde de retard, un gros matou qui se prélassait à côté de moi sur la banquette. Je me détourne, attrape ma sacoche de professeur d'arts plastiques, l'ouvre, repousse la tasse vide et la soucoupe.

Mardi, onze heures trente, bar-tabac de l'avenue. Mon père n'est plus là. La femme inconnue penche la tête en arrière. Agathe vient de partir avec les deux enfants rejoindre le reste de la famille rue Stephenson. Moi, j'attends papa au fond du bistrot, appuyé au radiateur, buvant des cafés qui me filent des palpitations, observant les joueurs fébriles, presque uniquement des hommes en train de déguster leur pastis et de gribouiller sur des coins de journaux. J'écoute des étudiants discourir à voix haute sur le réchauffement climatique et la politique du gouvernement. La femme, à côté d'eux, ne dit pas grand-chose. Je la regarde. Elle a des pattes-d'oie au coin des yeux. Ce

doit être une enseignante elle aussi. Soupir. Je me décide à déplier mon porte-documents. Ça fait dix jours que je ne l'ai pas ouvert mais, étant donné les circonstances, je m'en fiche... J'ai besoin de diversion. Je commence par trier le haut du cartable, deux projets d'affiches pour le collège, les journaux du week-end, ma pile de dessins à corriger, la lettre de condoléances du principal... Je mets de côté tout ce bazar et vais droit à l'essentiel, la grande chemise cartonnée avec, à l'intérieur, mon futur succès planétaire, la maquette de l'album jeunesse dont j'ai déjà dessiné les premières planches et trouvé le titre irrésistible : *Ginette-Apocalypse*.

Ferveur... Je rejoins Grisou et mes personnages de bande dessinée.

Grisou, c'est la fille de Ginette-Apocalypse. Elle a neuf ans, les yeux bleus, les cheveux anthracite, les ongles peints en rose, un énorme grain de beauté sur l'épaule droite, elle a toujours faim, elle est forte en sport et elle pue des pieds... Grisou se débrouille très bien en cheval également, en robotique et en garçons. Elle n'a peur de rien. Sa mère Ginette, par contre, a peur de tout. Ginette fronce les narines comme un lapin, elle se gave de médecines douces et commente sans fin la décrépitude du monde. C'est une angoissée de première, ma Ginette-Apocalypse, une anxieuse professionnelle. Elle déteste les orages, les Chinois, la planète qui se désagrège, les musulmans entassés dans les banlieues, les chômeurs qui se droguent, les SDF, le climat dérégulé, les hommes politiques et même, parfois, ses souvenirs d'enfance. D'ailleurs, elle n'en a pas trop, de souvenirs d'enfance. Elle ronfle la nuit et, le jour, elle récure son trois-pièces... Elle nettoie, elle se calfeutre.

Parfois elle tombe à genoux devant sa fenêtre et se met à prier en regardant le monde pulluler autour d'elle. Elle répète à voix basse sa maxime qui la remplit d'effroi : « Le monde est fichu, méfions-nous, calfeutrons-nous... »

Ginette fait reluire sa cuisine et répète sa devise. Elle s'agite, brique sans relâche son plan de travail. Je la dessine. Je croque la frimousse de ma petite Grisou juste au-dessus, derrière la porte... J'en suis là, à crayonner sans penser à la suite, à gribouiller mon début d'album à côté d'étudiants qui pérorent. J'ai la tête penchée en avant, je tue le temps comme je peux en attendant que mon père soit réduit en poudre. C'est l'hiver. Mon père est mort et je ne sais plus que faire. J'ai mal partout, je dessine, je voudrais vivre des choses simples, bâiller, mordre dans une pomme, un citron vert, serrer ma mère dans mes bras, dévaler l'escalier de la Goutte-d'Or... Je ne fais rien, j'attends. « Le monde est fichu, méfions-nous, calfeutrons-nous. » De temps à autre, je lève le nez et observe ma voisine.

Papa ne fera plus jamais de vélo le dimanche. La matinée est très douce. Je regarde ma voisine qui discute avec ses étudiants. Je reviens à mon album et me dis que Ginette, exaspérée par la vie de banlieue, pourrait décider de quitter la région parisienne et aller habiter à la campagne. Les moustiques remplaceraient la pollution. La grippe, la dengue ou l'influenza supplanteraient les SDF et les Arabes. Grisou ferait du cheval avec un cantonnier camarguais et en tomberait amoureuse. Ou alors un éleveur de taurillons... Ou un employé de l'Équipement. C'est bien... Jeune, musclé, timide. Je note « cantonnier » sur mon carnet de dessin et, la seconde d'après,

je grimace. Papa était timide aussi. Il souriait à tort et à travers, comme tous les timides. Le sourire de papa est en train de fondre. Son corps se dissout, ses organes se réduisent en poudre, son beau regard explose dans la fournaise. Et pendant ce temps, au bistrot, la température est presque parfaite... Encore vingt minutes à attendre. J'agite les jambes sous la table, fais valser mon stylo. À côté de moi, en jupe, un boléro sur les épaules, un nœud de soie dans les cheveux, la femme aux oreilles sans lobe repousse soudain sa chaise. Elle finit d'un coup son bock de bière puis regarde l'assemblée avec un sourire franc et loyal, très poignant. Le matou ronronne contre ma cuisse. On fait silence à la table d'à côté. La femme se lève. Deux fossettes percent ses joues. Elle pousse un soupir puis se penche vers les étudiants.

– C'est pas le tout, mais j'ai maman sur le feu, moi...

Elle a dit ça d'un ton badin, désinvolte, en vérifiant l'heure à son poignet.

– Faut vraiment que j'y aille !

Les étudiants baissent la tête d'un air affligé. La femme sourit en plissant les yeux, récupère une sorte de cabas en osier, le presse sur sa poitrine, me regarde un quart de seconde à peine et sort à grandes enjambées. Je jette un coup d'œil à l'horloge du bistrot. Midi vingt. Je me lève derrière elle. Pas de monnaie. Je dégote une coupure de cinquante euros dans la poche intérieure de mon blouson, appelle le patron, lui tends mon billet de banque et lui dis de se dépêcher. Il hoche la tête. C'est pas mon genre de suivre les filles, je n'ai jamais emboîté le pas à quiconque dans la rue mais là... Le patron me sourit, inutile de se perdre en explications. Il désigne la porte d'entrée

avec un clin d'œil complice. Sympa... Je file dehors. Je reviendrai payer plus tard.

Les trottoirs luisent. Il ne pleut presque plus et les premiers rayons de soleil lèchent les façades. On dirait que le vent va se lever. La fille aux oreilles sans lobe longe le mur en pierre et pénètre dans l'enceinte par le jardinet Champlain. Cent mètres plus loin, après un bosquet de hêtres, elle prend à droite et s'enfile dans l'allée du bout du monde – on l'appelle comme ça, c'est une sorte de raccourci qui tourne entre les rochers et aboutit directement en haut, derrière les poubelles et les bacs à fleurs. Je la suis. Elle s'approche du bâtiment principal, lit l'écriteau en vitesse et va sonner.

Je recule, contourne un banc en béton, me cache entre les arbres. Je n'ai pas le temps d'ouvrir mon carnet ni même d'allumer une cigarette. Elle ressort quelques secondes plus tard, son panier sous le bras, un peu pâlotte, regardant à droite et à gauche. Elle serre le col de son manteau puis reprend le trottoir et descend à bonne allure. Sitôt passé le jardinet, elle replonge dans la circulation et se met à siffloter. Je la vois marcher en balançant son cabas. Elle quitte l'allée du bout du monde. Maintenant c'est mon tour... J'émerge de la haie en essayant de repenser à ma Ginette-Apocalypse qui fronce les narines comme un lapin. Après la grippe porcine et l'éleveur de taurillons camarguais, il faudra quelque chose de plus radical, un événement totalement imprévu et dévastateur... L'amour, par exemple... Ma grosse Ginette-Apocalypse pourrait incarner la nouvelle amoureuse des temps modernes... Je songe au cantonnier qui mène Grisou

galoper dans les salins du Midi... Le gars, mine de rien, pourrait succomber graduellement aux charmes impénétrables de la belle Ginette. L'histoire basculerait du côté de la tragi-comédie. La môme qui pue des pieds en tomberait malade de jalousie, et la mère de terreur... Je griffonne à nouveau « DDE » dans mon carnet. La femme au chignon est sur le point de disparaître avec son panier dans l'avenue Gambetta. Je sors de ma haie d'arbres, m'approche de la porte, dépasse l'écriteau sans le lire.

Une musique céleste m'accueille à l'entrée. Ça sent le patchouli, l'encens, la cire d'abeille, je ne sais pas trop. À tant faire, j'aimerais mieux que ça pue... Je m'avance vers un homme de couleur plutôt trapu, préposé à la restitution des corps, qui s'incline cérémonieusement puis me désigne un lutrin avec une chaise en bois et un registre. L'urne attend juste à côté. L'employé ébauche une sorte de sourire contrit puis recule de quelques mètres. La musique monte d'un ton. Je balaie la pièce des yeux à la recherche des haut-parleurs. Rien... Je ne vois que l'urne, le lutrin et le croque-mort dans son coin qui commence à se curer les ongles. J'ouvre le registre pour vérifier le nom de mon père et là, d'un coup, au moment de signer, je songe à cette femme qui vient de tourner dans l'avenue Gambetta. Je m'appuie à la chaise et, sans penser à mal, reviens une page en arrière. Je laisse papa un instant. Je remonte au défunt précédent. Une page, seulement une page... Soupir. Le client d'avant était une cliente avec un drôle de nom : « M. Resplandy, sexe féminin »... Je me penche pour déchiffrer la signature de la fille au bas du document... Resplandy aussi. Même nom, mais pas d'initiale cette fois, pas d'adresse. Je retourne à ma

page, signe au bon emplacement puis récupère papa sur le présentoir. Comme je n'ai rien prévu pour l'emballer, le black préposé à la restitution ouvre le tiroir de son bureau et me tend un sac en plastique bleu.

Le camion est encore là mais le tuyau en alu ne crachote plus grand-chose. Les affaires ne marchent pas si bien. Je pose mon sac contre le garde-boue. Le pizaiolo me fait un sourire complice puis baisse les yeux sur mon sac et fronce les sourcils. Il désigne sa tablette d'un geste autoritaire. Je remonte papa à bonne hauteur, contre la pile de cartons à pizza. Je commande une Royale avec beaucoup de fromage et de piment. Le type sourit de nouveau, se frotte les mains, ouvre la porte du four et en extirpe à la minute une pizza royale cuite à point, découpée, dorée, avec du fromage fondant, des champignons de Paris et des petits bouts d'épaule entortillés à la mozzarella.

– La dame vient juste de partir... Elle avait commandé une Royale mais, finalement, elle a préféré une Bianca... Vous arrivez pile !

Une Bianca, c'est de la pâte sans rien dessus, un truc minable, pas de tomate, pas d'olives ni de condiments, rien, juste du gros sel... Le bonhomme m'explique qu'en Italie ça fait le régal des petites gens mais je l'écoute d'une oreille... Il me tend son emballage décoré d'un pizaiolo à moustaches. Je paie, récupère mon sac en plastique bleu, traverse l'avenue, entre au bistrot et m'assieds sur la même banquette que tout à l'heure, papa entre les jambes.

RESPLANDY

Le bar s'appelle le Saint-Amour. C'est ridicule mais c'est comme ça.

Le patron, du menton, désigne Resplandy installée trois tables plus loin. Le groupe d'étudiants a disparu. Je ne suis pas vraiment surpris de retrouver leur professeur mais j'hésite à manger ma Royale devant ce personnage en deuil qui grignote une Bianca du bout des lèvres. Drôle de femme... Elle s'est levée comme une voleuse, a fiché le camp en claironnant qu'elle avait laissé sa mère sur le feu, je lui ai emboîté le pas sans réfléchir, on s'est succédé devant le pupitre du petit préposé black, j'ai récupéré mon père et, maintenant, on se rejoint au Saint-Amour... Elle penche la tête de côté, elle a un nœud de soie dans les cheveux, elle mâche sa Bianca à petites bouchées nerveuses. Au bout de trois minutes, je la vois qui enfourne d'un coup le restant de pizza. Elle grimace. Elle semble vraiment malheureuse. Je me détourne. Le patron me regarde et je commande un demi. Je cherche son cabas des yeux. Pas de cabas.